

Fiche de lecture	DHEPS 2015 - 2018
"Soulèvements"	16 novembre 2016
<p align="center">Exposition Jeu de Paume, Paris du 18/10/2016 au 15/01/2017 Commissaire de l'exposition : Georges Didi-Huberman Dossier de présentation : http://soulevements.jeudepaume.org/wp-content/uploads/2016/07/dd-soulevements-pages.pdf</p>	par Marion Bertin Sühr

Georges Didi-Huberman

Né en 1953, Georges Didi-Huberman est philosophe et historien de l'art. Maître de conférences depuis 1990, il enseigne à l'École des hautes études en sciences sociales. Georges Didi-Huberman est l'auteur d'une cinquantaine d'ouvrages et d'essais mêlant philosophie et histoire de l'art, notamment L'Œil de l'histoire, composé de cinq tomes publiés entre 2009 et 2015. Didi-Huberman a également assuré le commissariat de plusieurs expositions, dont « Atlas. Comment porter le monde sur son dos ? », ou encore, avec le photographe Arno Gisinger, « Nouvelle histoires de fantômes » présentée au Palais de Tokyo, en février 2014.

L'exposition se présente en cinq parties : les éléments (déchaînés), les gestes (intenses), les mots (exclamés), les conflits (embrasés), les désirs (indestructibles). Elle est composée d'images, fixes et animées, de textes et d'objets.

Images choisies



Extraits choisis du dossier de présentation de l'exposition

"Ce qui nous soulève ? Ce sont des forces : psychiques, corporelles, sociales. Par elles nous transformons l'immobilité en mouvement, l'accablement en énergie, la soumission en révolte, le renoncement en joie expansive. Les soulèvements adviennent comme des gestes : les bras se lèvent, les cœurs battent plus fort, les corps se déploient, les bouches se délient."

"Se soulever est un geste. Avant même d'entreprendre et de mener à bien une « action » volontaire et partagée, on se soulève par un simple geste qui vient tout à coup renverser l'accablement où jusque-là nous tenait la soumission (que ce fût par lâcheté, cynisme ou désespoir). Se soulever, c'est jeter au loin le fardeau qui pesait sur nos épaules et nous empêchait de bouger. C'est un signe d'espérance et de résistance. C'est un geste et c'est une émotion.

"Les bras se sont levés, les bouches se sont exclamées. Maintenant il faut des mots, il faut des phrases pour le dire, le chanter, le penser, le discuter, l'imprimer, le transmettre. Voilà pourquoi les poètes se situent « en avant » de l'action elle-même, (...)"

"(...) Freud disait du désir qu'il est indestructible. Même ceux qui se savent condamnés – dans les camps, dans les prisons – cherchent tous les moyens pour transmettre un témoignage, un appel."

Georges Didi-Huberman (dir.), « Par les désirs (Fragments sur ce qui nous soulève) », in *Soulèvements*, Paris, Jeu de Paume / Gallimard, 2016

« Les soulèvements reposent en général sur une métaphore structurante, l'image de quelqu'un qui se lève, quelqu'un pour qui se lever représente une forme de libération, quelqu'un qui a la capacité physique de se libérer de ses chaînes, de ses fers, des signes de l'esclavage, de la servitude, de l'inféodation. En fait, on ne voit personne qui s'approche de cette image dans un soulèvement réel et pourtant l'image est là, jetant l'ombre de sa corporalité sur le rassemblement. En allemand, "soulèvement" se dit *Aufstand*, qui peut signifier indignation, soulèvement, révolte ou révolution, selon le contexte, mais qui repose sur l'idée de se lever et de se dresser. En hébreu, c'est *hitqomemut* 'amamit (soulèvement populaire), en général contre une autorité établie. Et, en arabe, c'est *intifada*, entendu comme frémissement, tremblement ou convulsion, mais qui figure aussi l'acte de quitter une position allongée, face contre terre, et de se secouer pour se débarrasser de la poussière et des feuilles. En français, "soulèvement" implique aussi l'idée de soulever, comme si brusquement on avait assez de force pour soulever et rejeter un énorme poids qui nous encombrerait. Dans un soulèvement, quel qu'il soit, il n'y a sans doute pas de chaînes au sens littéral, et aucun corps individuel se levant brusquement et abandonnant la position face contre terre qu'il a occupée de manière prolongée ne peut rendre compte des actes de se rassembler, de bouger, de se lever et de résister qui font un soulèvement. Et pourtant, de telles images traduisent la capacité inédite qu'a un groupe d'émerger, de se déplacer en nombre et, ce faisant, de monter en puissance, d'une puissance toute populaire. »

Judith Butler, « Soulèvement », in Georges Didi-Huberman (dir.), *Soulèvements*, Paris, Jeu de Paume / Gallimard, 2016, p. 26-27.

■ « Un défenestré enfin s'envole un arraché de bas en haut un arraché de partout un arraché jamais plus rattaché [...] mouvements à jets multiples mouvements à la place d'autres mouvements qu'on ne peut montrer, mais qui habitent l'esprit de poussières d'étoiles d'érosion d'éboulements et de vaines latences.

Fête de taches, gamme des bras mouvements on saute dans le "rien" efforts tournants étant seul, on est foule Quel nombre incalculable s'avance ajoute, s'étend, s'étend ! Adieu fatigue [...]

Gestes de dépassement du dépassement surtout du dépassement. » Henri Michaux, *Face aux verrous*, Paris Gallimard, 1992, p. 10, 14 et 16.

■ « La révolution de la danse moderne "n'a pas été d'instaurer un nouvel art chorégraphique, mais un corps comme lieu d'expérience et lieu de savoir...". "Cette révolution a permis d'affirmer que le corps peut développer sa propre énonciation par rapport à lui-même et par rapport au monde. C'est à partir de cette fondation d'un champ d'expérimentation corporelle que le sujet peut se construire, comme sujet chez qui l'expérience du corps s'intègre aux éléments du savoir et peut même révéler d'autres pans du savoir". On passe ainsi de la danse au service de la narration, de la virtuosité, de la grâce ou de la force, à une recherche de la danse en soi. Dès le milieu du XIXe siècle des théoriciens vont ouvrir les voies de cette approche radicalement nouvelle du mouvement et du corps. [...]

Rudolf Laban, élève de Jacques-Dalcroze à l'Institut de rythmique approfondira ses travaux et jettera les bases d'une véritable théorie du mouvement moderne. En s'intéressant à la fois à la danse et aux gestes des ouvriers des usines, il incarne la circulation entre la danse et le geste au quotidien qui marque la spécificité de la danse moderne. Perception de l'espace, de la gravité, recherche du flux, de "l'organicité", du rythme, exploration des différentes "qualités" du mouvement... le langage de la danse moderne est né. En disant que "les formes sont indissolublement liées au mouvement", que "chaque mouvement a sa forme", et que "les formes sont créées à la fois par et dans le mouvement" il confirme la rupture fondamentale avec le langage de la danse classique. La "kinesphère", sphère imaginaire, au centre de laquelle le danseur évolue et qui se déplace avec lui, contribuera à faire éclater l'espace "frontal" auquel se référait la danse classique. » Catherine Courtet, « De l'expérience du mouvement dans la danse moderne », *ethnographiques.org*, no 10, juin 2006 (en ligne : <http://www.ethnographiques.org/2006/Courtet.html>).

■ « À Gezi, il a d'abord fallu se retrouver face à soi-même et à ses peurs : faire l'inventaire de ce en quoi on croit, réexaminer son rapport au corps, à l'autorité, à la justice, au savoir ; et bien sûr, fino in fondo, à la liberté. C'est après ce premier état des lieux qu'arrivaient les sensations. Ressentir Gezi précédait la possibilité de le penser. Les sensations se nichaient au plus intime, car c'est dans les corps – à bout de souffle, cachés dans les cages d'escalier, dans un clin d'œil – que les désirs trouvaient leur force. Gezi a démarré par une explosion joyeuse de pure colère contre les assemblages du capitalisme, du pillage urbain, de la destruction environnementale, de la morale conservatrice, de la police des corps, de la justice sélective, et des injustices en rafales. Gezi n'était que le début – le combat continue. La liberté a son prix, et l'espoir ses joies. [...] À Gezi, les corps étaient puissants ; les baskets crasseuses ; et la sueur délicieuse. L'énergie érotique omniprésente portait atteinte aux morales de la famille traditionnelle, papa et ses amis, son argent, sa voiture, son voile à lui sur sa tête à elle. Le glamour défiait la frustration et l'amertume – beaucoup de désir sans trop d'hygiène ou de manières, au risque de paraître précieux. Les genres se confondaient et chantaient la sauvagerie des corps déchaînés, et tous savaient paraître professionnels en arpentant les rues. Sans contrôle, il fallait être forts, flexibles, tendres, et surtout avoir de la chance. Sous peine de se briser. [...] Gezi est un petit parc dans le centre d'Istanbul où les gens se sont rassemblés, se sont assis sur les trottoirs, ont construit des barricades, ont pris des

photos, dansé, crié ; se sont regardés et se sont touchés. Gezi a reçu beaucoup d'amour et de solidarité du monde entier, nous avons sans doute reçu plus que nous avons donné, enfants gâtés par une révolution joyeuse. Gezi était une grande fête collective, une œuvre d'art expérimentale, du politique bourré de potentiel ; c'était aussi risqué. » Çağla Aykac, « Des corps puissants et des chaussures sales : une ode à la résistance », *Vacarme*, no 74, 1er février 2016 (en ligne sur <http://www.vacarme.org/article2836.html>).

« Se soulever, c'est briser une histoire que tout le monde croyait entendue (au sens où l'on parle d'une "cause entendue", c'est-à-dire close) : c'est rompre la prévisibilité de l'histoire, réfuter la règle qui présidait, pensait-on, à son développement ou à son maintien. (...)

Lorsqu'il se soulève (ou même : pour qu'il se soulève), un peuple part toujours d'une situation d'impouvoir. Se soulever serait alors le geste par lequel les sujets de l'impouvoir font advenir en eux – ou survenir, ou revenir – quelque chose comme une puissance fondamentale. Georges Didi-Huberman (dir.), « Par les désirs (Fragments sur ce qui nous soulève) », in *Soulèvements*, Paris, Jeu de Paume / Gallimard, 2016, p. 306-307.

« Qu'est-ce qu'un homme révolté ? Un homme qui dit non. Mais s'il refuse, il ne renonce pas : c'est aussi un homme qui dit oui, dès son premier mouvement. Un esclave, qui a reçu des ordres toute sa vie, juge soudain inacceptable un nouveau commandement. Quel est le contenu de ce "non" ?

(...) Jusque-là, il se taisait au moins, abandonné à ce désespoir où une condition, même si on la juge injuste, est acceptée. Se taire, c'est laisser croire qu'on ne juge et ne désire rien, et, dans certains cas, c'est ne désirer rien en effet. Le désespoir, comme l'absurde, juge et désire tout, en général, et rien, en particulier. Le silence le traduit bien. Mais à partir du moment où il parle, même en disant non, il désire et juge.

(...) En attendant, voici le premier progrès que l'esprit de révolte fait faire à une réflexion d'abord pénétrée de l'absurdité et de l'apparente stérilité du monde. Dans l'expérience absurde, la souffrance est individuelle. À partir du mouvement de révolte, elle a conscience d'être collective, elle est l'aventure de tous. Le premier progrès d'un esprit saisi d'étrangeté est donc de reconnaître qu'il partage cette étrangeté avec tous les hommes et que la réalité humaine dans sa totalité, souffre de cette distance par rapport à soi et au monde. Le mal qui éprouvait un seul homme devient peste collective. Dans l'épreuve quotidienne qui est la nôtre, la révolte joue le même rôle que le "cogito" dans l'ordre de la pensée : elle est la première évidence. Mais cette évidence tire l'individu de sa solitude. Elle est un lieu commun qui fonde sur tous les hommes la première valeur. Je me révolte, donc nous sommes. » Albert Camus, *L'Homme révolté* [1951], Paris, Gallimard, 2015, p. 27-38.

« J'essaie d'imaginer s'il y a une "proposition artistique" aux problèmes actuels dans le monde. [...] J'entends par "proposition artistique", une solution distincte de celle proposée par les scientifiques ou les politiciens. C'est pourquoi je parle de Participation au rêve collectif et de Création permanente d'une liberté permanente. Mais je n'ai pas de réponses, simplement des questions. C'est une recherche. Je ne peux mener cette recherche seul et espère que d'autres y participeront. J'insiste sur l'idée que la recherche est bien le privilège de ceux qui ne savent pas et non pas le domaine de ceux qui savent (comme moi, et peut-être vous !). » Robert Filliou, insert au sein du catalogue *Research at the Stedelijk*, trad. de l'anglais par Sylvie Jouval, Amsterdam, Stedelijk Museum, 1971.

Commentaire immédiat, la sortie de l'exposition

Que d'images et de mots pour traduire le mouvement ! Multiples vocables qui évoquent des registres divers : ce qui soulève, emporte, déborde, envole, ... ce qui bouge, se soulève,... Histoire de forces, qui viennent de l'extérieur ou de l'intérieur. Nécessité, pulsion, réaction, signe d'un temps, d'une époque, émotions, révolution,... Désirs, désirs indestructibles...

Le mouvement par corps : la bouche qui parle, chante, crie, hurle, scande... La main, le poing qui se lève, le corps qui se soulève. Le corps, le corps parmi les autres corps, corps qui s'opposent ou se soutiennent, forces opposées ou partagées, renforcées...

Les forces, conscientes ou inconscientes, les forces de la raison ou de la déraison, le risque... La force des corps sans parole, sans mot, en silence, avec le regard, la présence.

La vie dans les corps. L'expression, les expressions des soulèvements,... Et la mort. Corps morts, méconnaissables, semblant désarticulés, inertes.

Commentaire rapide, en lien avec ma recherche

"Le vent qui soulève les draperies, c'est le désir. (...) Ce n'est pas une question théorique, c'est corporel, immédiat. Le corps se soulève", Georges Didi-Huberman dans le film de présentation de l'exposition.

Il va me falloir préciser de quel mouvement je veux parler :

- d'un dépassement... de quoi ? vers quoi ?
- d'un passage... de l'identité de personne à l'identité de groupe

Exemple vécu : dans une manifestation, je suis seule parmi les autres, empêchée, gênée, étriquée dans mon rôle, dans mon corps, freinée dans mes mouvements, dans mes envies d'expression. Ma présence exprime, mais pas forcément suffisamment. Elle exprime l'adhésion à un point de vue, la défense d'une opinion, mais ne suffit pas à créer le sentiment d'appartenance, et encore moins d'union / communion. Le jour où je fabrique une banderole, je passe au collectif : je la porte, appelle à l'aide, distribue les rôles autour du matériel, mobilise par l'objet. L'objet même me fait "oublier" mon corps étriqué, celui-ci devient support d'expression : les mots sont écrits, scandés, le groupe est dans un mouvement commun : regroupé autour de la banderole, à sa suite quand on se déplace, soudés par la banderole tenue à plusieurs et les slogans émanent du groupe...

Autre exemple vécu : dans le public à la fin du spectacle "Tutu", au balcon de la Maison de la culture : quand je m'engage dans la danse (que mon corps se lève avant que j'ai pu peser le pour et le contre de mon implication), j'y vais seule, j'ose (enfin mon corps ose !) : mais je deviens par-là même immédiatement le collectif, ce public génial qui bouge, qui exprime, qui dépasse la force de 1+1+1+1...

Quand les forces individuelles (qui créent le collectif) et collectives transcendent et subliment l'individuel, le personnel, l'intime. Dialectique de l'individu et du groupe. Quand je suis l'un je ne suis pas l'autre et pourtant je suis/crée l'un ET l'autre.

"Je me révolte, donc nous sommes", Albert Camus, dans "*L'homme révolté*"

Qu'en est-il du "désir collectif" ?

Puisqu'au niveau de l'individu il est "inconscient". Qu'en est-il de désirs qui se rencontrent, s'ajoutent, s'entremêlent, s'encastrent, s'imprègnent ?

Observer dans les transcriptions d'entretiens :

- les désirs personnels et collectifs
- les passages de l'un aux autres et vice versa
- comment concilier valeurs et moteurs/désirs individuels dans un système/organisation ?